

PLUS

/// DIMANCHE

LA MAFIA MONTRÉLAISE EST ÉBRANLÉE... MAIS PAS MORTE PAGE 4

AFGHANISTAN LES ALLEMANDS NIENT TRAÎNASSER PAGE 5



BOB RAE

LA CONFIANCE
(TROP?) TRANQUILLE

Pour beaucoup, Bob Rae était politiquement mort depuis son passage chaotique comme premier ministre de l'Ontario. C'était mal connaître cet ancien néo-démocrate devenu aspirant à la direction du Parti libéral du Canada. Cet homme a déboulonné deux premiers ministres, s'est fait élire huit fois et rêve de battre Stephen Harper aux prochaines élections. Parce qu'il ne veut pas d'une droite doctrinaire à la tête du gouvernement. On le présente comme le plus sérieux aspirant au poste de chef du PLC avec Michael Ignatieff. Quatrième et dernier portrait des principaux prétendants au trône laissé vacant par Paul Martin.

À LIRE EN PAGES 2 ET 3

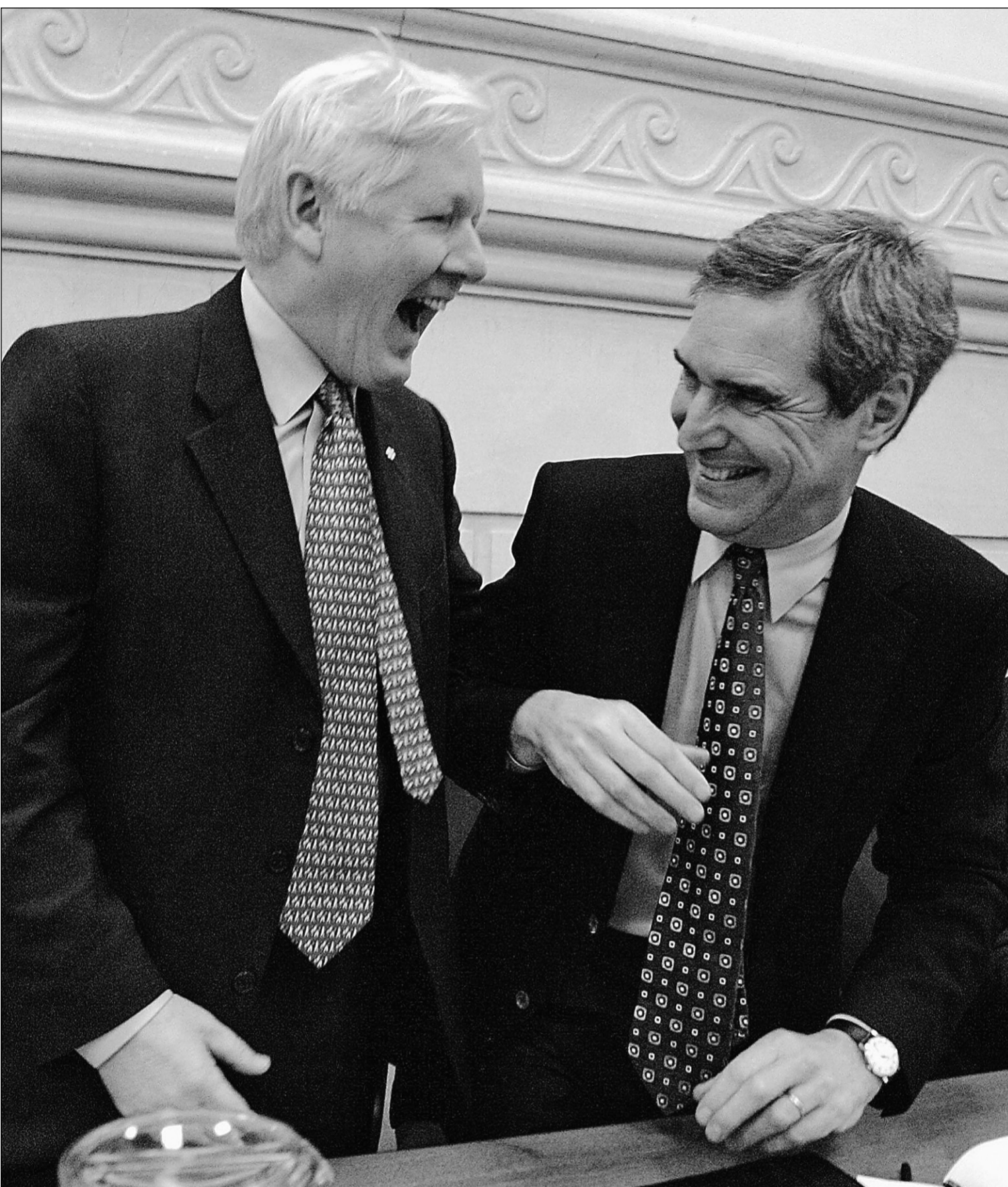


PHOTO CHRIS WATTIE, REUTERS

Bob Rae et Michael Ignatieff ont beau être des amis de longue date, le premier n'a pas fait de cadeau au second durant cette campagne. Bob Rae persiste à dire qu'il possède une certaine « expérience pratique ici », allusion non dissimulée à la vocation politique tardive de son camarade de chambre à l'université.

« J'ai découvert pendant cette campagne à la direction que la politique, c'est ma vocation. J'ai réalisé à quel point je l'aime. Je sais comment faire ce métier. Je sais qu'il faut que je le fasse. »

« Ça fait deux premiers ministres qui tombent à cause de moi. Ça m'en prend un troisième. »

« J'ai de l'expérience, vous auriez tort de me sous-estimer. Je connais le Canada, j'ai une expérience pratique ici. J'ai gagné huit fois. »

Le tombeur de premiers ministres



TRISTAN PÉLOQUIN

En cette matinée grise de novembre, Bob Rae entre dans le café de la rue Saint-Jacques en affichant un flegme surprenant. À trois semaines du Congrès national du Parti libéral, l'homme paraît calme et serein. Presque trop. Mais la façon avec laquelle il se plonge dans les pages politiques des journaux éparpillés sur le comptoir en attendant son café au lait trahit les apparences. La course au leadership le préoccupe.

Après quelques années passées dans les coulisses, l'ex-premier ministre ontarien confie sentir un urgent besoin de s'offrir à nouveau à la société: « J'ai découvert pendant cette campagne au leadership que la politique, c'est ma vocation. J'ai réalisé à quel point je l'aime. Je sais comment faire ce métier. Je sais qu'il faut que je le fasse », lance l'homme de 58 ans, dans un français impeccable.

C'est ce même besoin d'implication sociale qui a poussé le jeune Bob Rae à devenir travailleur social auprès de sans-abri londoniens alors qu'il étudiait à l'Université d'Oxford au début des années 70, puis à rejoindre les rangs du Nouveau Parti



PHOTO AARON HARRIS, PRESSE CANADIENNE

Pendant cette course à la direction, Bob Rae a peut-être fait sourire en jouant du piano et en chantant ses compositions, mais en politique, l'homme connaît la musique.

« À l'âge d'environ 6 ans, il caressait déjà le rêve d'être premier ministre », se souvient Darcy Dunton, une amie d'enfance dont les parents possédaient un chalet au lac Meech, qui a marqué la mémoire du politicien en devenir. Je me souviens, Bobby avait à l'époque deux perruches qu'il avait nommées Ike, en l'honneur du président américain

été conseiller personnel de l'ex-premier ministre Jean Chrétien.

Mais Bob Rae ne se reconnaissait pas dans le Parti libéral, qu'il jugeait alors complaisant et hautain, et encore moins dans Pierre Trudeau, qui était à ses yeux un conservateur déguisé en « libéral jazzé portant des sandales ».

Aussi, après ses études universitaires, a-t-il préféré rejoindre les rangs du NPD fédéral, puis de son équivalent provincial ontarien, parti au sein duquel il a connu une ascension fulgurante. « Bob s'est révélé une bête de politique. Il a appris en seulement quelques mois ce que bien des politiciens mettront des dizaines d'années à apprendre, voire davantage », commente Robin Sears, ancien directeur national du NPD, qui a recruté le jeune avocat comme candidat en 1977.

Peu connu au Québec

Le talent naturel du politicien à la chevelure blanche ne l'a pas empêché de vivre cinq années tumultueuses comme premier ministre de l'Ontario, au début des années 90. Des années marquées par de nombreuses manifestations et frappées

de plein fouet par la récession. « Au départ, Bob était un politicien qu'on aurait pu qualifier de directif, comme l'était Pierre Trudeau. Aujourd'hui, après ses années passées à Queen's Park, il est beaucoup plus à l'écoute, plus sensible », constate Robin Sears, son ancien chef de cabinet.

Plus enclin à la compassion, aussi. Son frère David, dont il était très proche, a succombé à un cancer. Puis les parents de son épouse ont perdu la vie dans un accident de voiture. « C'est là qu'on a décidé d'élever nos enfants dans la religion juive, pour que l'héritage de leurs grands-parents persiste dans leur mémoire », raconte le politicien.

Lui-même catholique, Bob Rae célèbre depuis cette date toutes les fêtes juives et catholiques qui surviennent dans l'année.

« Je ne suis pas un homme très spirituel au sens formel », nuance-t-il toutefois. En fait, l'aspirant chef libéral préfère de loin s'abandonner à la musique plutôt qu'à la religion. Quand il rentre à la maison le soir, il joue habituellement un peu du piano. Un passe-temps qui lui vient de son propre héritage familial: son père, son oncle Jack et sa tante Grace faisaient partie d'une troupe musicale – les Raes of Sunshine – qui a

silloné le Canada dans les années 20. L'oncle Jack a par la suite animé plusieurs émissions musicales à la télé, dans les années 50 et 60.

« La musique m'a toujours donné une façon de m'exprimer. Si j'avais eu le talent, j'aurais aimé devenir musicien professionnel », lance Bob Rae, qui a aussi écrit plusieurs chansons pour ses enfants lorsqu'ils étaient jeunes.

Tout comme ses chansons, Bob Rae reste un politicien assez peu connu des Québécois. Vu comme un fédéraliste centralisateur, il s'est pourtant affiché comme un des principaux défenseurs de l'accord du lac Meech, qui reconnaissait à la Belle Province le statut de société distincte.

Sa propre connaissance du Québec et de sa langue ne date d'ailleurs pas d'hier. « Il a été exposé à la culture québécoise assez tôt dans sa vie. Enfants, on allait acheter des bonbons dans le quartier francophone de Vanier, à Ottawa, se rappelle Darcy Dunton. Ma famille louait aussi des chalets dans le parc de la Gatineau, où venait souvent Bobby et où on se retrouvait entourés de Québécois. »

Étudiant, Bob Rae a aussi travaillé au Québec, à Fort Chimo (devenu Kuujuaq), comme ouvrier de la construction. « C'était un boulot manuel que j'aimais beaucoup, confie-t-il. Mais malheureusement, je ne fais maintenant à peu près rien comme travail manuel. Je regarde les émissions de rénovation à la télévision, c'est tout! »

Cela ne l'empêche pas d'aimer les « jobs de bras » si fréquentes dans l'univers politique, quoi qu'en disent les analystes qui le qualifient de politicien mou. « Le combat, ça ne me fait pas peur. C'est même quelque chose que j'aime bien, même si ça devient fatiguant de temps en temps. »

La petite histoire se souviendra d'ailleurs que c'est Bob Rae qui, en 1979, a déposé la motion de non-confiance qui a fait tomber le gouvernement conservateur de Joe Clark. C'est aussi l'adoption d'une de ses résolutions qui a mis fin au bref mandat du premier ministre ontarien Frank Miller en 1985. « Ça fait deux premiers ministres qui tombent à cause de moi. Ça m'en prend un troisième. Je veux absolument réussir un tour du chapeau », blague le candidat à la direction du PLC.

« Au départ, Bob était un politicien qu'on aurait pu qualifier de directif, comme l'était Pierre Trudeau. Aujourd'hui, après ses années passées à Queen's Park, il est beaucoup plus à l'écoute, plus sensible. »

démocratique en 1974. Et c'est maintenant la même pulsion qui l'amène à rêver de devenir le prochain premier ministre du Canada.

Pour ceux qui connaissent Bob Rae depuis longtemps, son insatiable ambition politique n'a rien de surprenant. Né d'un père diplomate, il a très jeune été exposé à l'univers politique, partageant son enfance entre Ottawa, Genève – où il a appris le français – et Washington, où il a étudié dans la même classe que la fille de Richard Nixon, Julie.

Dwight Eisenhower (Ike était son surnom), et l'autre Winston, pour Winston Churchill. »

Si tout semblait pousser Bob Rae vers une carrière politique, on ne peut en dire autant de son affiliation avec le NPD. Son père, Saul, a été un des mandarins du premier ministre libéral Lester B. Pearson; sa grande soeur, Jennifer, a quant à elle fréquenté Pierre Elliott Trudeau pendant une brève période, alors que son frère, John, aujourd'hui vice-président de Power Corporation, a



PHOTO IVANOH DEMERS, LA PRESSE ©

Calme et flegmatique, Bob Rae a tout du gentleman britannique. Il exerce néanmoins un certain attrait auprès des électeurs de centre gauche, surtout en Ontario. Sa campagne est à son image : très tranquille.

LE FLEGMATIQUE M. RAE



VINCENT MARISSAL

Bob Rae a été élu député (au fédéral) pour la première fois en 1978. Il a par la suite été réélu sept fois, au fédéral et en Ontario, dont il a été premier ministre de 1990 à 1995. Il a à peu près tout fait, tout vu en politique, et il a fait le tour complet de la planète politique canadienne à maintes reprises.

Alors, question : pourquoi, à 58 ans, veut-il s'embarquer dans une nouvelle aventure qui pourrait durer, selon son propre aveu, une bonne décennie ?

Réponse du principal intéressé : « Pour battre Stephen Harper. Et pour reconstruire le Parti libéral, ce qui prendra une dizaine d'années. »

Voilà tout le paradoxe Rae : l'homme est charmant, calme, flegmatique, un brin détaché, dilettante même, bref, rien du chat de ruelle à la Jean Chrétien.

Avec son veston de velours côtelé sur son chandail de laine, il a l'air d'un gentleman britannique en vacances à la campagne. Ses collaborateurs doivent parfois lui suggérer de changer de cravate ou de chemise parce que ça ne va pas du tout avec le reste.

Dans les débats, Bob Rae a souvent l'air de s'ennuyer pendant de longs moments. Et quand il se lève et prend le micro devant les militants, il ressemble à un prof d'université indifférent qui annonce à ses étudiants qu'ils ont un mois de plus pour remettre leur travail de trimestre parce qu'il part en vacances...

Mais l'ancien premier ministre ontarien, qui porte encore son séjour à Queen's Park comme une croix, dit vouloir revenir pour battre les conservateurs et réparer la grosse machine libérale, gravement endommagée par les querelles internes.

À première vue, on se demande bien comment il va y arriver. Parce qu'il faut bien admettre qu'il n'a rien cassé durant sa très tranquille campagne à la direction du Parti libéral du Canada, se contentant de commenter les erreurs de ses adversaires. Il est à ce jour, par exemple, le seul politicien important sur la scène fédérale à ne pas avoir commenté le débat sur la nation québécoise aux Communes.

« J'ai été battu en Ontario par Mike Harris et j'ai vu ce qu'un gouvernement de droite peut faire. Harper est encore pire que Harris, parce que c'est un intellectuel, contrairement à Mike Harris. Tout ce que Harper fait, c'est d'essayer d'amadouer l'électorat pour gagner une majorité, mais ce n'est pas sincère. Son fond de droite est trop profond. »

M. Rae, qui se targue, avec raison, d'être le candidat qui a le plus d'expérience, n'a pas mis sa longue feuille de route à contribution pour avancer de nouvelles idées. Il n'a pas non plus, il est vrai, commis de gaffe.

Sur le fond, rien de neuf. Bob Rae a été contenté de critiquer Michael Ignatieff, de faire des poils en garde, de se montrer à mi-chemin de la droite et de jouer du piano en chantant (plutôt mal d'ailleurs) ses compositions à quelques émissions de radio. Mais pour le contenu,

en fait, Bob Rae a fait campagne comme s'il était le meneur.

Quand on lui fait remarquer que la vigueur et la combativité ne semblent pas être ses principales qualités, il se renfrogne : « J'ai de l'expérience, mon ami, vous auriez tort de me sous-estimer. Je connais le Canada, j'ai une expérience pratique ici. J'ai gagné huit fois », lance-t-il en sirotant un cappuccino.

Une expérience pratique *ici*, insiste-t-il, pour bien se démarquer de son « ami » Michael Ignatieff, qui a passé les 30 dernières années à l'étranger.

« J'ai été battu en Ontario par Mike Harris et j'ai vu ce qu'un gouvernement de droite peut faire, poursuit-il. Harper est

a permis de rester en marge du débat. Mais maintenant que tout le monde embarque, il risque de rester seul sur le quai.

N'empêche, M. Rae a effectivement beaucoup d'expérience et un réseau grand comme le Canada. Un réseau qui lui a permis aussi de ramasser beaucoup d'argent. Il pourrait encore se faufiler comme le candidat du compromis au quatrième ou au cinquième tour, dans une semaine.

Illustration de son impressionnant réseau, il commence presque toutes ses phrases par « Ah! Oui, lui je le connais depuis... » Ou encore : « Nous étions ensemble à tel endroit, à telle époque. »

Qu'un ancien chef du NPD ontarien fasse le saut chez les libéraux fédéraux, cela peut paraître étonnant, mais dans les faits Bob Rae a toujours été près des rouges. À commencer par son frère, John, vice-président de Power Corporation et vieux complice de Jean Chrétien. Ce dernier, alors jeune ministre dans le gouvernement Trudeau, lui avait d'ailleurs demandé de quitter Oxford en 1971 pour venir travailler avec lui à Ottawa, une offre qu'il avait refusée.

Quant à son passé de « socialiste » chez les néo-démocrates, M. Rae a fait son mea culpa dans son autobiographie, *From Protest to Power*, parue en 1996, dans laquelle il reproche au NPD d'être un parti de protestation qui n'a pas évolué et qui est pris dans un ghetto électoral.

Un ghetto électoral qui pourrait toutefois, ironiquement, être la clé de Bob Rae pour gagner la cause libérale. Tous les sondages indiquent qu'il exerce, en effet, un attrait auprès des électeurs de centre-gauche, surtout ceux de l'Ontario, qui ont peut-être

voté NPD aux dernières élections mais qui reviendraient cette fois au Parti libéral parce que c'est le seul parti qui peut battre les conservateurs.

Mais c'est aussi en Ontario que Bob Rae rencontre le plus de résistance de la part d'organisations libérales qui ne veulent pas aller frapper aux portes des électeurs pour essayer de leur vendre Bob Rae.

Une situation que M. Rae analyse avec un sens de l'humour qui l'honore. « Le candidat parfait n'existe pas », dit-il.

COURRIEL

Pour joindre notre chroniqueur : vincent.marissal@lapresse.ca

Bob Rae

> Né le 2 août 1948 à Ottawa.

> Sa famille habite successivement à Ottawa, Washington et Genève. Il revient plus tard au Canada et étudie au Trinity College de l'Université de Toronto, puis à Oxford, en Grande-Bretagne.

> Il est marié à Arlene Perly. Le couple a trois filles, Judith, Lisa et Eleanor.

> Élu à la Chambre des communes en 1978 comme député néo-démocrate de Broadview (Toronto).

> Il devient chef du NPD ontarien en 1982.

> En octobre 1990, il devient le 21^e premier ministre de l'Ontario. Son règne durera jusqu'en juin 1995.

> Il est actuellement partenaire de la firme d'avocats Goodmans.

PLUS

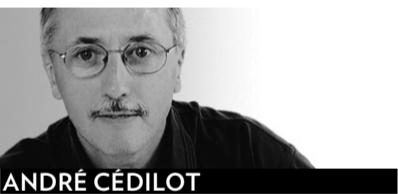


PHOTO FRANÇOIS ROY, LA PRESSE ©

L'opération policière de mercredi dernier contre la mafia montréalaise a mené à l'arrestation de Nick Rizzuto, ici escorté par deux policiers au quartier général de la GRC. Si l'organisation criminelle a été fortement ébranlée par l'arrestation de quelque 90 personnes, les experts s'entendent pour dire qu'elle n'est pas à l'article de la mort pour autant.

LA MAFIA MONTRÉALAISE PLIE... MAIS NE ROMPT PAS

L'opération policière menée mercredi contre la mafia montréalaise est la plus importante de toute l'histoire canadienne. Des centaines de policiers, des dizaines d'arrestations, des gros bonnets qui tombent, des millions saisis. Décapitée, la mafia? La « famille » Rizzuto, sans doute, mais l'organisation elle-même a des réserves. La relève est là, l'argent aussi. Et il y a au moins six autres « familles » mafieuses à Montréal...



ANDRÉ CÉDILOT

La mafia montréalaise est sérieusement ébranlée par la razzia policière qui a décapité le clan Rizzuto, mais elle n'est certainement pas à l'article de la mort. « C'est un dur coup, mais on ne l'a pas cassée », répond sans hésiter un ancien analyste du Service de renseignement criminel de la GRC, Pierre de Champlain.

Plus encore que faire tomber Nick Rizzuto et son « comité de direction », l'opération Colisée fait mal parce qu'on a démasqué des mafiosi de haut rang qui travaillent dans l'ombre depuis près de 50 ans. Elle écorche la crédibilité et l'aura d'invincibilité de l'organisation, pas juste à Montréal et ailleurs au Canada, mais aussi à New York, au Venezuela et en Italie. En somme, partout où les mafieux ont des contacts.

« Ce ne sera jamais plus pareil. C'est la seconde fois que la « famille » Rizzuto est touchée, et sa tête est décimée », affirme le spécialiste de la mafia de Toronto, Antonio Nicaso, en parlant de l'extradition de Vito Rizzuto aux États-Unis pour un triple meurtre commis pour le compte du clan Bonanno de New York, en 1981. « Tout le monde sait qu'ils ne sont plus intouchables. Pour la première fois, on voit le vrai visage de la mafia. Les masques de ses dirigeants sont tombés, ils ne pourront plus opérer dans l'ombre », renchérit M. de Champlain.

« Ce sont la discrétion et la discipline des grands mafiosi montréalais qui ont fait leur succès depuis des décennies », a-t-il noté. C'est la première fois, à l'âge de 82 ans, que Nick Rizzuto est arrêté au Canada. En 1988, il a été condamné au Venezuela pour possession de 1,5 kg de cocaïne, mais les policiers canadiens ont toujours pensé qu'il avait été victime d'une coup

monté. « En général, un mafieux de son niveau ne touche pas à la drogue », assurent-ils. Il a été détenu cinq ans avant de rentrer au pays en 1993.

Aussi un « homme d'honneur » – on en compterait une vingtaine au Canada – son genre et fidèle *consigliere* depuis des années, Paolo Renda, a été arrêté une seule fois, en 1972, pour un incendie criminel. En compagnie de Vito Rizzuto, il avait mis le feu à un centre commercial de Longueuil. Il avait écopé quatre ans de prison pendant que le fils de Nick en avait pris pour deux ans. Ils étaient tous deux sortis de prison en 1974.

Sans la demande du FBI d'arrêter Vito Rizzuto en janvier 2004, il y a fort à parier que son père, Nick, ainsi que Paolo Renda ne seraient pas tombés dans les filets de la police. Normalement à l'arrière-scène comme « conseillers », les deux hommes ont dû s'impliquer directement

« Tout le monde sait qu'ils ne sont plus intouchables. Pour la première fois, on voit le vrai visage de la mafia. Les masques de ses dirigeants sont tombés, ils ne pourront plus opérer dans l'ombre », explique un ancien analyste du Service de renseignement criminel de la GRC.

dans l'action depuis que Vito Rizzuto est incarcéré. Deux indices révéléteurs : Nick a été vu en train d'accepter de l'argent provenant de quelconques rackets, cependant que Renda a sermonné Francesco Arcadi, qui fait intérim sur le terrain, concernant une tentative de meurtre survenue au resto-bar Le Globe, boulevard Saint-Laurent, le 18 avril 2004. Un lieutenant du nouveau chef, Lorenzo Giordano, 43 ans, a été accusé, mercredi, en rapport avec cette histoire. L'affaire serait liée au trafic d'héroïne.

Mieux encore, l'opération Colisée a montré au public l'importance de la mafia montréalaise, ses ramifications et la panoplie de ses activités illicites : importation et distribution de drogue, exportation de marijuana, paris sportifs sur Internet, recel et

blanchiment d'argent. Selon M. de Champlain, l'enquête a aussi donné une bonne idée de la « capacité de corruption » de la mafia en arrêtant deux douaniers ainsi qu'une dizaine de bagagistes et d'employés d'entretien de compagnies qui ont des contrats à l'aéroport Pierre-Elliott-Trudeau. Tout ce beau monde aidait les mafiosi à faire passer en douce des arrivages réguliers de cocaïne.

En seulement 18 mois, a révélé l'enquête, le gang aurait enregistré des profits de 26 millions de dollars avec son commerce virtuel de paris sportifs illégaux. Le serveur Internet du site se trouve dans la réserve autochtone de Kahnawake. En consultant le site, on peut voir que pas moins de 820 000 paris y ont été inscrits depuis son ouverture, en octobre 2004. La GRC ne s'est pas rendue dans la réserve.

Outre à Montréal, le clan a de solides assises à Toronto et Van-

couver. Grâce à son association avec la famille Bonanno de New York, il a des antennes dans plusieurs grandes villes des États-Unis. Sur la scène internationale, il a des bases au Venezuela et en Italie. Et il rayonne un peu partout en Europe, y compris dans l'ancien bloc de l'Est. « Ici même, ils tiennent leur pouvoir surtout de la position stratégique de Montréal, porte d'entrée de la drogue dans l'est de l'Amérique du Nord », explique Antonio Nicaso.

Aux côtés de leurs compatriotes siciliens de la puissante « famille » Caruana-Cuntrera, décrits comme des courtiers planétaires en transport de drogue et blanchiment d'argent, Nick Rizzuto et son fils dirigent un redoutable empire criminel et financier que l'on estime à plus

de 400 millions de dollars. Ils ont notamment des investissements dans l'immobilier, l'alimentation, l'automobile, la restauration et l'environnement, ici et ailleurs dans le monde. Ils ont aussi des actions à la Bourse. La preuve de leur richesse demeure les 8 milliards de dollars qu'ils étaient prêts à investir pour la construction du pont de Messina, entre la péninsule de l'Italie et la Sicile. Le projet a avorté quand la police italienne a découvert qu'il était derrière ce financement douteux.

Des frais énormes

Malgré le bel exploit de la police, la guerre n'est pas gagnée pour autant. Quoique ébranlés (« il leur faudra quand même un bon bout de temps pour se remettre du choc », estiment les deux experts interviewés par *La Presse*) la relève des mafieux est là. « On a coupé la plus grosse branche, mais l'arbre reste debout », disent les experts, en expliquant que la mafia montréalaise était formée d'au moins six autres « familles ». Il reste à savoir comment va s'articuler le changement à l'interne et quelle sera la réaction des autres organisations criminelles.

Depuis l'incarcération de Vito en 2004, au moins deux meurtres

D'ici peu, des équipes d'enquêteurs et d'experts vont passer à la loupe la volumineuse masse de dossiers saisis lors des 90 perquisitions effectuées mercredi.

Au quartier général de la GRC, on se dit par ailleurs prêt à affronter la grosse machine de la justice. Le dossier de preuve est gigantesque. Il y a plus de 1000 chefs d'accusation contre les 90 prévenus. Enregistrée sur support informatique, la volumineuse documentation sera remise aux accusés à compter de demain, alors qu'on fixera la date des enquêtes sur cautionnement. Tout cela entraîne évidemment des dépenses énormes. À elle seule, l'enquête coûtera près de 35 millions de dollars.

Au fil des cinq années d'enquête, il y a eu parfois jusqu'à 80 personnes (policiers, procureurs et employés de soutien) aux trousseaux des suspects. À titre d'exemple, il a fallu quatre policiers simplement pour tenir à jour le dossier d'écoute électronique, qui comprend des centaines de milliers de conversations. C'est sans compter les équipes de traducteurs et de secrétaires qui ont été mises à contribution. « La gestion quotidienne de l'opération était cauchemardesque », a confié un officier de la GRC.

Il a souligné avoir trouvé « aussi contraignants que l'enquête » les préparatifs entourant la vaste opération de ratissage qui a eu lieu mercredi, à laquelle ont participé pas moins de 700 personnes, dont certaines venues d'aussi loin que Niagara Falls.

« Aujourd'hui, il faut souvent beaucoup d'hommes et beaucoup d'argent pour faire la moindre enquête. Imaginez les moyens que ça prend quand on s'attaque à la mafia! » souligne Antonio Nicaso, nullement surpris des coûts de l'opération Colisée. Le seul résumé de la preuve fait plusieurs milliers de pages.

Il n'y a pas de professionnels (avocats, comptables ou fiscalistes) dans la liste des accusés, même si les policiers ont mentionné que plusieurs entouraient Rizzuto et sa bande. Ce qui ajoute grandement au fardeau de la preuve. « Les tribunaux sont exigeants, en particulier quand il s'agit d'histoires de complots, et la preuve doit être de béton, sinon tout peut s'écrouler », conclut l'ancien journaliste ontarien.

DES OH! ET DES BAH!

La chronique ironique qui voit et entend tout... à sa façon.

DES CHIFFRES QUI PARLENT

1
Un comme premier. Soit le rang qu'occupe Haïti au classement des pays les plus corrompus de la planète, classement établi par l'organisme Transparency International.

1 milliard
Soit le nombre de victimes que fera le tabac dans le monde au cours de ce XXI^e siècle si la tendance se maintient. Dix fois plus qu'au cours du siècle dernier, selon Richard Peto, chercheur de l'Université d'Oxford.

ICI ET AILLEURS

ESPAGNE Signalisation au féminin

En Espagne, il n'y a pas que la parité au travail qui alimente les débats. La Ville de Fuenlabrada, près de Madrid, veut féminiser ses panneaux de circulation et feux rouges. Les pictogrammes féminins devraient figurer sur 50% de ses supports de signalisation d'ici un an. Problème, selon la Direction générale du trafic, cette initiative viole le protocole de signalisation établi par les Nations unies: «On ne peut changer les caractéristiques de tous les signaux, pas plus qu'on ne peut changer la couleur des feux, sinon personne ne pourrait conduire à l'étranger.» On ignore encore quelles sont les réelles motivations qui animent l'administration municipale.

Dictateur déchu

L'Université de Saint-Jacques-de-Compostelle a retiré son doctorat honoris causa à Franco. Plus de 30 ans après sa mort, l'établissement a finalement estimé que le dictateur n'avait pas les «mérites scientifiques et personnels suffisants». Le Caudillo s'était vu décerner ce titre en 1965, la faculté des sciences ayant assimilé son oeuvre à une expérience scientifique... Avec son régime, déclarait alors le doyen, Franco avait «rétabli le cours biologique normal de notre patrie, altéré par les régimes instaurés entre 1931 et 1936».

L'IMAGE



PHOTO MICHEL EULER, AP

En France, les pompiers professionnels ont le feu. Pour faire valoir leurs revendications, ils ont manifesté bruyamment et violemment mardi à Paris, blessant 15 policiers et... incendiant des pancartes ainsi qu'un véhicule de la gendarmerie. Le tout est survenu après l'échec de négociations avec leur ministre délégué, un monsieur au nom prédestiné: Brice Hortefeux. L'histoire ne dit pas si les pompiers ont éteint les flammes.

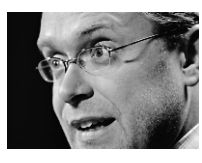
ILS, ELLES ONT DIT

Accusateur
«La France devrait d'abord se juger elle-même car elle a tué notre peuple.»
— PAUL KAGAMÉ, le président rwandais, s'élevant contre la justice française qui le met en cause dans le déclenchement du génocide au Rwanda.

Frondeur
«Il est pire que le plus vieux des politiciens républicains américains.»
— ANDRÉ BOISCLAIR, qualifiant ainsi Mario Dumont pour ses propos sur l'accommodement raisonnable qui «n'a plus de bon sens» aux yeux du chef de l'ADQ.

Erreur
«Le véhicule avait dévié de sa voie à la suite d'un moment d'hypovigilance du conducteur.»
— Un rapport d'enquête du Bureau du coroner sur un accident automobile fatal à deux jeunes Montréalais. Hypovigilance? Erreur d'inattention peut-être?

EN HAUSSE... EN BAISSÉ



↑ CLAUDE BÉCHARD
Dans le feuilleton du Mont-Orford, chapitre conflit de travail, on doit presque au ministre de l'Environnement et du Développement durable le sauvetage de la saison de ski. Qui l'eût cru?

PHOTO CP



↓ QUEBECOR ET CIE
Les télédiffuseurs traditionnels, TVA et CTV en tête, ne veulent plus émettre de signal et souhaitent passer au numérique d'ici cinq ans. Même Radio-Canada l'envisage. En clair, fini la télévision grand public gratuite.

Envoyez-nous vos commentaires et suggestions à ohetbah@lapresse.ca
Avec l'AFP, PC, Harper's, ABC, El Pais, Radio-Canada

Les Allemands se défendent d'être tire-au-flanc en Afghanistan

Les Canadiens sont de plus en plus sceptiques face à la présence de leurs forces armées en Afghanistan. Et ils apprennent ces jours derniers que la facture sera plus salée que prévu. Ce qui n'empêche pas le gouvernement Harper de maintenir le cap, allant même jusqu'à laisser entendre que certains pays, dont l'Allemagne, ne font pas face à leurs responsabilités là-bas. Ce que Berlin n'a pas apprécié.

JEAN-LOUIS DE LA VAISSIÈRE
AGENCE FRANCE-PRESSE

BERLIN — L'Allemagne tire au flanc en Afghanistan? Cette suggestion hérésie les dirigeants allemands: aux alliés désireux que la Bundeswehr leur prête main-forte dans le Sud afghan contre les talibans, Berlin rétorque que les soldats allemands sont garants de la paix dans le Nord.

A quelques jours du sommet de l'OTAN à Riga, l'Allemagne est soumise à une pression diffuse même si elle ne fait pas l'objet de demandes officielles.

Un haut responsable à la Défense à Washington, anonyme, a, dans les colonnes du journal *Frankfurter Allgemeine Zeitung*, dessiné le scénario qu'il souhaiterait voir se réaliser: le commandant en chef en Afghanistan doit pouvoir appeler les Allemands demain et demander l'envoi d'un bataillon dans le Sud. Et ce bataillon devra y être le soir-même.

Britanniques et Canadiens récriminent aussi contre des réserves des pays alliés comme l'Allemagne, qu'ils perçoivent comme démontrant un manque de solidarité.

Cité par le magazine *Der Spiegel*, un militaire anglais se serait plaint: nous expédions chaque fin de semaine deux cercueils au pays et vous distribuez des crayons et couvertures. Les Allemands doivent apprendre à tuer, a ajouté un responsable américain.

Cette dernière phrase est à la une de la dernière édition du

magazine, rouvrant le débat, 62 ans après la capitulation nazie, sur les risques d'engagements militaires allemands dans des missions de paix.

L'Allemagne a déployé 2750 soldats dans la Force internationale d'assistance à la sécurité (ISAF) de l'OTAN. Certains de ceux-ci sont à Kaboul tandis que d'autres dirigent dans le Nord relativement calme des équipes de reconstruction provinciale (PRT) militaire-civiles. Leur présence a créé les conditions pour la mise sur pied de 500 projets civils, selon Berlin.

Exceptionnellement, le mandat du Bundestag prévoit une aide limitée dans d'autres régions. Elle a déjà fourni de tels soutiens: logistique, transport, transmissions, aide médicalisée. Elle pourrait mettre des drones à disposition des alliés, selon des informations de presse.

«J'ai la chair de poule quand on commence à mesurer la performance des différentes nations au nombre de morts», a souligné hier l'inspecteur général de la Bundeswehr, Wolf Schneiderhan.

En cinq ans, 18 soldats allemands sont morts en Afghanistan, accidentellement ou dans des attentats.

La chancelière Angela Merkel a rappelé que le mandat de l'Allemagne porte sur le Nord, où vivent 40% des Afghans: «La Bundeswehr exerce un rôle difficile et important. (...) Je ne vois personne qui veuille sérieusement mettre en jeu la relative stabilité que nous avons obtenue dans le

Nord», a-t-elle déclaré mercredi devant le Bundestag.

Elle a rappelé aussi que l'Allemagne supervisait aussi la formation d'une nouvelle police.

«Je ne vois pas que nous faisons l'objet de demandes en particulier des Alliés», a-t-elle par ailleurs contesté dans la *Frankfurter Allgemeine Zeitung* d'hier.

Le chef de la diplomatie, Frank-Walter Steinmeier, avance les mêmes arguments: si la stabilisation a réussi quelque part en Afghanistan, c'est bien dans le Nord. Serait-ce un avantage pour une autre région que nous y relâchions nos efforts?

Pour gagner la bataille contre les talibans, il faut aussi conquérir le coeur des Afghans, a dit Mme Merkel, vantant le concept allemand combinant assistance politique, police, armée et aide au développement.

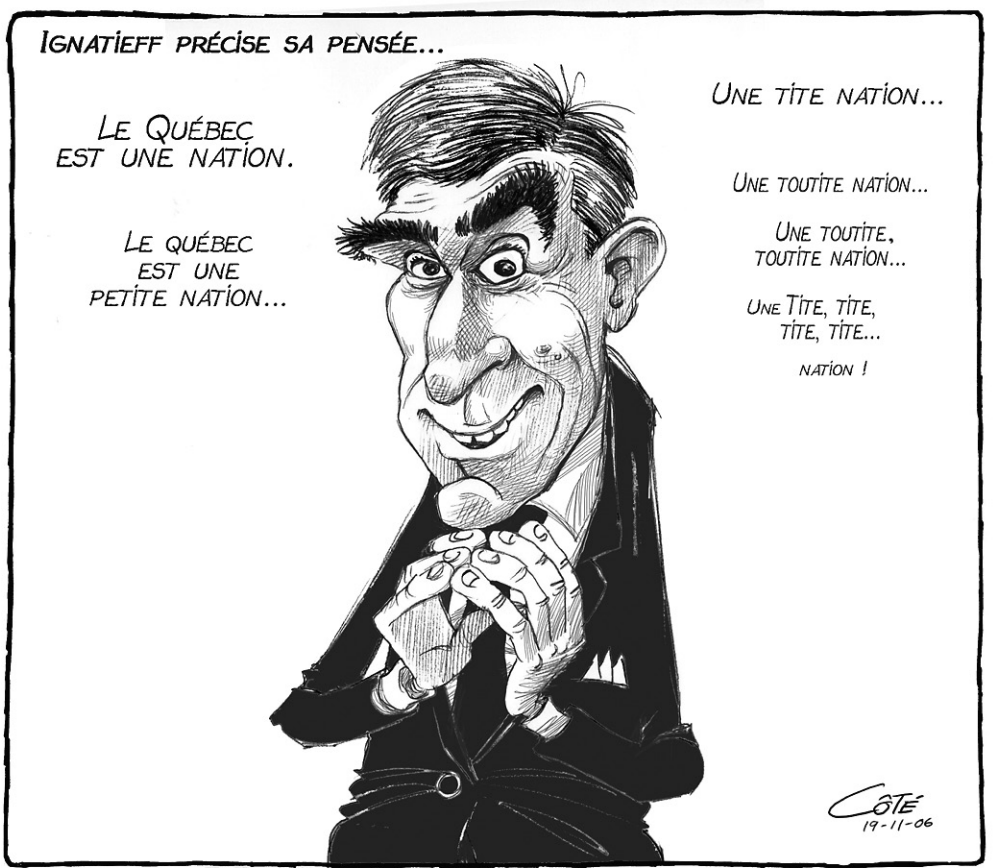
M. Steinmeier a précisé que l'Allemagne suggérerait à Riga que la composante civile devienne partie indissoluble de l'engagement de tous les pays alliés. Il s'agit de rendre visible les dividendes de la paix.

Figure de gauche du gouvernement, la ministre de la Coopération Heidemarie Wiczeorek-Zeul a contre-attaqué encore plus fortement: la stratégie militaire américaine au Sud, a-t-elle fustigé, conduit une grande partie de la population non au soutien (à l'OTAN) mais à la résistance.

Agnès Gruda est actuellement en reportage. Sa chronique reviendra à son retour.

LES CARICATURES DE LA SEMAINE

La Presse publie chaque semaine une sélection des dessins des caricaturistes de nos partenaires du réseau Gesca.



LE SOLEIL



LE DROIT



LE NOUVELLISTE

LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE

LA PRESSE

Radio-Canada

ENCORE PLUS
QUE DU TALENT,
DE L'INTELLIGENCE,
MÊME DU GÉNIE,
L'EXCELLENCE
NAÎT DE L'EFFORT

RETROUVEZ LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE SUR LES ONDES DE RADIO-CANADA

Joachim Miró

Au mois de mars dernier, une équipe médicale de l'hôpital Sainte-Justine, sous la direction du D^r Joachim Miró, s'est rendue en mission à Casablanca, au Maroc. L'équipe est allée transmettre son savoir-faire en matière de cardiologie. On y a réalisé 26 cathétérismes cardiaques et 15 interventions chirurgicales, dont 11 à cœur ouvert, sur des enfants. C'est dans une petite clinique d'une dizaine de lits, équipée de matériel venant de Sainte-Justine, que les miracles ont eu lieu. Cette mission personnelle du D^r Joachim Miró, appuyée par l'administration de l'hôpital, les Bonnes Œuvres du cœur et Mobilisation enfants du monde, se poursuivra le mois d'avril prochain afin d'acheminer l'équipe médicale marocaine vers une totale autonomie d'ici quelques années.



PHOTO ROBERT MAILLOUX, LA PRESSE ©



Dès la naissance de mon premier enfant, j'avais l'impression que chaque enfant que j'opérais était le mien.



d'aller vers autre chose, plus loin. » Et, par ailleurs, il préférerait s'occuper des enfants. « Chez un nouveau-né malade, on intervient en moins de deux heures et on en fait un être normal, avec une espérance de vie de 75 ans. On n'est pas en compétition avec Dieu, poursuit-il. C'est une intervention humaine parallèle, indépendante de la volonté divine. »

L'Espagne en filigrane

Il est né à Barcelone le 30 octobre 1960. Miró, le peintre? « Un cousin éloigné de mon grand-père », dit-il. Il est le quatrième enfant d'une famille de six, arrivée au Québec en 1965. Il avait 5 ans. Ce qui explique sans doute le fait qu'il n'a pas du tout d'accent espagnol. Son père, décédé maintenant, était professeur de chimie au cégep. « Un père voyageur, citoyen du monde, explique Joachim Alejandro. Il a travaillé pour les Nations unies, on a même vécu au Congo! »

Le médecin garde de son enfance un souvenir ébloui. « Des parents cultivés, intelligents, ouverts sur le monde. J'ai été privilégié. »

Son père avait plusieurs qualités et principes qui ont marqué l'enfant. « Pas de compromis avec la vérité. J'ai toujours essayé de l'imiter. » Quant à sa mère, c'est le modèle espagnol d'une certaine génération, curieuse, tranquille, qui partage avec la famille élargie toute la sagesse qui l'anime aujourd'hui.

Il est père de trois enfants de 7, 5 et 2 ans, avec qui il souhaite passer beaucoup de temps. « C'est ce qu'on fait à la campagne en plus de marcher, de jardiner, d'aller en ski de fond. » Ses propres enfants donnent au médecin de 46 ans une façon nouvelle de pratiquer la médecine. « Dès la naissance de mon premier enfant, j'avais l'impression que chaque enfant que j'opérais était le mien. » Cette sympathie, cette empathie même, lui permet de reconnaître le caractère dramatique de la mort en pédiatrie. « Je comprends la douleur des parents. On ne peut s'empêcher de voir tout le potentiel de vie, avec pourtant parfois une toute petite chose qui ne marche pas. »

Cette « toute petite chose », il consacre sa vie à la débusquer et à tenter de la réparer. Avec tout son courage et toute sa science.

ANNE RICHER

L'émission *Découvertes*, diffusée à Radio Canada ce soir à 18 h 30, est consacrée entièrement à cette belle aventure de partage et d'humanisme. Le cardiologue pédiatre de l'hôpital Sainte-Justine et professeur agrégé Joachim Miró, engagé totalement dans cette volonté d'exporter sa science, suscite l'admiration. Voilà pourquoi *La Presse* et Radio-Canada le nomment Personnalité de la semaine.

Des projets

Il serait difficile de placer dans un ordre logique les passions qui l'animent. Les enfants, certes, en premier lieu. Et puis la médecine.

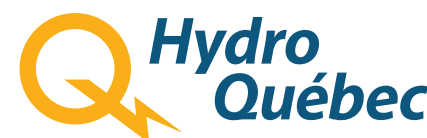
Et la collaboration internationale. C'est un médecin un peu nomade, ainsi qu'il se qualifie lui-même, avec des fourmis dans les jambes et le besoin de toujours aller plus loin, non seulement géographiquement, mais dans sa propre vie. En 1984, il était au Nicaragua avec Médecins sans frontières. En 1986, en Afghanistan avec

Médecins du monde. Au cours des années qui ont suivi, ce fut le Sri Lanka, Vanuatu (en Océanie), le Cambodge, Israël et les territoires occupés. Il a aussi passé quelques mois « formidables » chez les Cris de la Baie-James.

On peut toutefois affirmer sans se tromper que Sainte-Justine a été son point d'ancrage durant toutes ces années, depuis la fin de ses études de médecine, en 1984. Cinq ans plus tard, il obtenait son certificat en pédiatrie et, en 1991 son certificat en cardiologie.

Il a obtenu son postdoctorat en soins intensifs à Paris, et un autre en cathétérisme interventionnel à l'Université Harvard de Boston. Voilà en gros, et simplifié, le bagage de connaissances et de compétences que ce médecin au grand cœur tient à partager avec les autres, les plus démunis.

Bien sûr, il a toujours aimé les sciences. « Mais je voulais devenir homme de sciences et humaniste, dit-il. J'ai choisi la médecine dès l'âge de 17 ans afin d'entrer dans un vaste univers, avec la possibilité



RETROUVEZ LA PERSONNALITÉ DE LA SEMAINE LA PRESSE/RADIO-CANADA

À RADIO-CANADA

AUJOURD'HUI
RDI EN DIRECT

Avec Louis Lemieux

VENDREDI, SAMEDI ET DIMANCHE DÈS 6h

ENTREVUE AVEC LA PERSONNALITÉ: 9h40



RDI

SOURCE D'INFORMATION



DEMAIN MATIN

C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN

Avec René Homier-Roy

DU LUNDI AU VENDREDI 5h À 9h

ENTREVUE AVEC LA PERSONNALITÉ: 6h40



PREMIÈRE CHAÎNE